

NOVEMBRE 1791

La Révolution est terminée...C'est en tout cas ce que veut croire la nouvelle Assemblée législative. La Constitution est enfin adoptée et l'ordre bourgeois règne depuis la fusillade du Champ-de-Mars en juillet 1791, qui a permis de mater les agitateurs parisiens.

Pourtant jamais la situation n'a été plus explosive : depuis sa fuite et son arrestation à Varennes, Louis XVI est discrédité et les nobles *émigrés* aux frontières se préparent à revenir, les armes à la main. Pour les combattre, Brissot et un groupe de députés venus de Gironde prêchent pour une croisade patriotique.

Deux ans et demi après la prise de la Bastille, la guerre semble être devenue la seule issue.

QUELQUES PERSONNAGES

VICTOR BRUNEL DE SAULON, CHEVALIER D'HAUTEVILLE,
DIT DAUTERIVE : lieutenant de la Gendarmerie nationale.

ANTOINE-LOUIS CHARPIER : ancien graveur, puis
commissaire de police, il est député et membre du Comité
de surveillance de l'Assemblée nationale, sorte de minis-
tère de l'Intérieur bis. Il fait partie des Cordeliers, l'un
des clubs politiques les plus à gauche.

OLYMPE DE GOUGES : écrivaine, amie de Victor.

VICTOR-JOSEPH TURPIN, DIT JOSEPH : jeune mendiant
devenu domestique de Victor.

AZUR : policier de la municipalité de Paris.

BACHELU : ancien indicateur, il est policier pour le
Comité de surveillance de l'Assemblée nationale.

BEAUVISAGE : cocher, garde-chasse et homme à tout
faire des Ferrières.

JEANNE-RENÉE DE BOMBELLES : ancienne épouse du
marquis de Travanet, dame de compagnie de Madame
Élisabeth, sœur de Louis XVI.

JEAN-JOSEPH BOURGUET : ci-devant marquis
de Travanet, maire de Villiers-le-Bel.

EMIRA CHARPIER : épouse d'Antoine-Louis Charprier.

DUPERRIER : ancien greffier du Châtelet nommé archi-
viste au moment de sa fermeture.

ANTOINE FERRIÈRES : baron de Méry-sur-Seine et
seigneur de Charenton-Saint-Maurice, propriétaire du
Mesnil à La Varenne, près de Saint-Maur.

MARIE-AGNÈS FERRIÈRES : baronne de Méry-
sur-Seine, née Rigaud de Bellevue, épouse d'Antoine
Ferrières.

JEANNE FERRIÈRES : fille aînée de la famille.

ANNE-LOUISE FERRIÈRES : leur fille cadette.

EDWARD FITZGERALD : membre des United Irish-
men, les indépendantistes irlandais.

GRUCHET : juge de paix du canton de Saint-Maur.

HACAR : assesseur du juge de paix du canton de Saint-
Maur. Il est aussi serrurier.

JEUNET : secrétaire particulier de Travanet.

NICOLAS LARCHER : commissaire de police élu de la
section des Thermes-de-Julien, le quartier où vit Dauterive.

LAWLESS : homme de main d'Edward FitzGerald,
membre des United Irishmen.

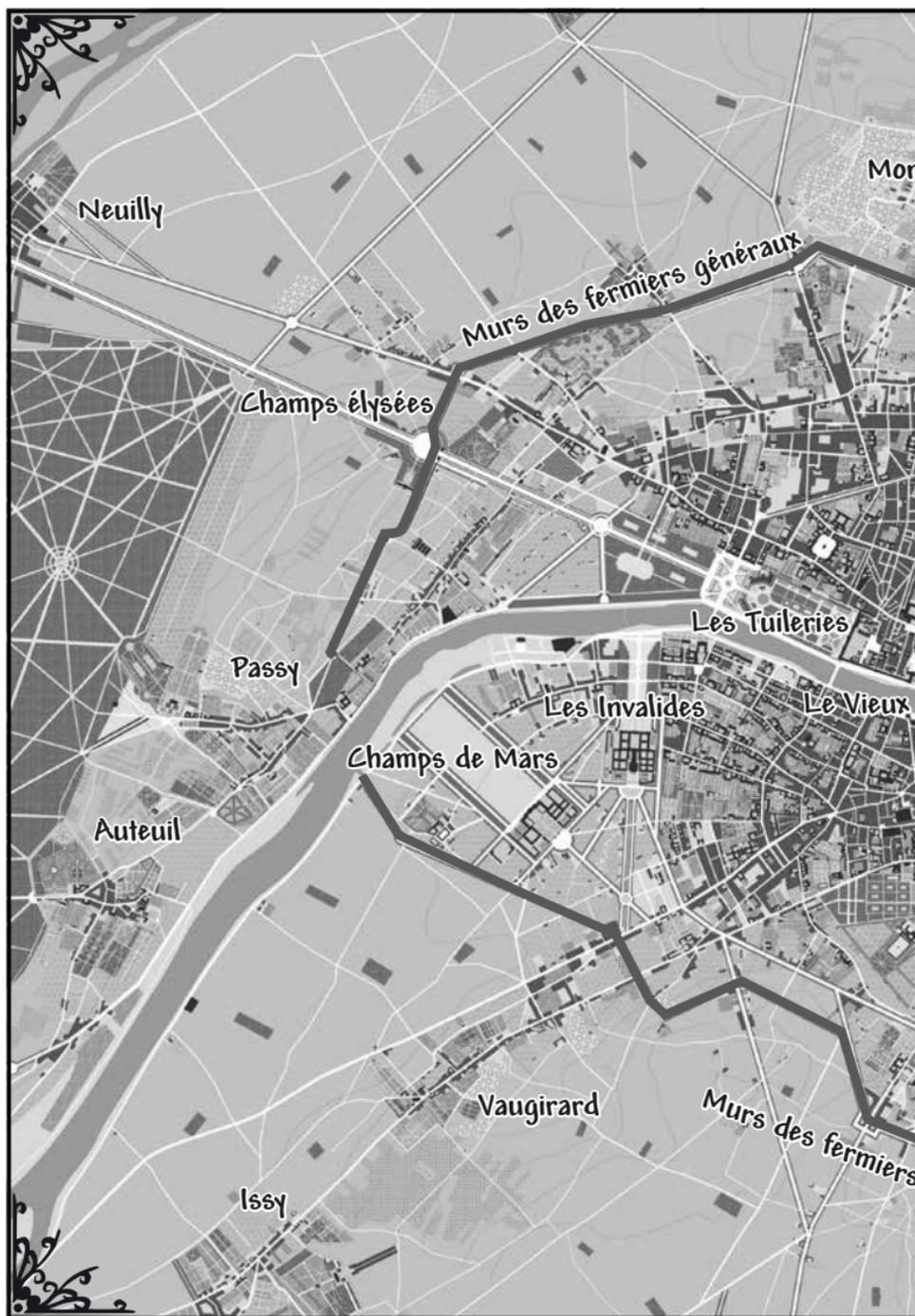
NATHANIEL PARKER-FORTH : homme d'affaires et
agent anglais.

HENRI-FRANÇOIS DE PAULE LEFÈVRE, MARQUIS
D'ORMESSON : juge au premier tribunal criminel d'ar-
rondissement de Paris.

MARGUERITE PERRET DE BEAUCHAMPS : ancienne
abbesse du couvent des Pénitentes.

MADELEINE PRÉVOST : ancienne religieuse au couvent des
Pénitentes qui vit chez sa tante à Arcueil, au sud de Paris.

TONY SMALL (dit Tony *the Faith* – Tony le Fidèle) :
serviteur d'Edward FitzGerald.



Neuilly

Murs des fermiers généraux

Champs-Élysées

Passy

Les Tuileries

Les Invalides

Le Vieux

Champs de Mars

Auteuil

Vaugirard

Murs des fermiers

Issy

Carte de Paris 1791

ntmartre

Belleville

Menilmontant

Faubourg
du Temple

Louvre

La Bastille

Charonne

Faubourg
St.-Antoine

Hôpital de la
Pitié Salpêtrière

Bercy

généraux

0 200 m 500 m 1 000 m

Carte établie par Michel Huard, site
<http://www.paris-atlas-historique.fr>

PREMIÈRE
PARTIE

1

*Mardi 29 novembre 1791, neuf heures quarante
du matin*

Encore une fois, le lieutenant Victor Dauterive s'était montré présomptueux. Les choses s'étaient gâtées dès le faubourg Saint-Antoine. Le temps qu'il arrive à la barrière du Trône entre les deux pavillons de l'octroi¹, le ciel était passé à un noir couleur d'encre, le vent s'était levé, avec des tourbillons de pluie et de glace. Le jeune homme – il n'avait pas vingt ans – pestait. Il était encore temps de faire marche arrière, de laisser Gris-Poil à son écurie et de prendre une voiture, mais ne voulait pas renoncer. Passé l'avenue de Vincennes, il s'engagea dans le bois derrière le vieux château. L'averse, capricieuse, le giflait par bourrasques. De rares paysans quittaient Paris, leurs charrettes vides. Beaucoup s'arrêtaient dans les tavernes, le long de l'avenue. Mais pas Victor qui voulait arriver à Saint-Maur avant d'être totalement trempé.

Mais loin de se calmer, les éléments se déchaînaient. Après le bois de Vincennes, il apprit qu'il était arrivé au Perreux, et donc bien trop au Nord. Il rebroussa chemin et n'arriva à Saint-Maur qu'aux environs de midi, deux heures après son départ.

¹ Aujourd'hui place de la Nation, à Paris.

Ses gants, son chapeau à deux pointes, le haut col de son manteau de cavalier et jusqu'à ses bottes, tout était imbibé d'eau. Il lui semblait porter une carapace. Ses joues le brûlaient, le plumet tricolore de son bicorne pendait, ses jambes et son dos l'élançaient ; voilà bien longtemps qu'il n'avait pas chevauché aussi longtemps, surtout par un temps pareil. Pourquoi diable s'était-il obstiné ainsi ?

Saint-Maur était un bourg de quelques dizaines de maisons, certaines en pierre assez cossues. On devinait au-delà un grand parc arboré puis une plaine en pente douce vers ce qui lui parut la boucle d'une rivière. La pluie confondait ciel et terre comme dans une estampe trop encrée.

Il mit pied à terre au centre du bourg au moment précis où la pluie s'arrêtait. Il n'était plus temps de regretter sa sottise. Poussant la porte de la maison commune, il se heurta presque à un jeune homme qui s'apprêtait à sortir. Plus grand que lui d'une tête, il avait à peu près son âge, l'expression franche et juvénile malgré ses gros favoris noirs.

— Oh. On ne vous attendait pas si tôt. Mais je tiens à vous dire qu'il n'y a pas eu de mort. Les citoyens de la Branche-du-Pont sont des coquins et des menteurs !

Dauterive le regarda avec surprise sans oser retirer son couvre-chef, de crainte de ruiner définitivement son plumet. Un froid glacial s'immisçait dans son dos et à l'intérieur de ses bottes.

— Dauterive, lieutenant de gendarmerie, fit-il avec un salut militaire. Qui êtes-vous ?

— Hacar, serrurier. Je suis assesseur du juge de paix.

Il ôta brièvement son chapeau en lui tendant une main ferme.

— Je suppose que vous venez de la résidence de Bourg-la-Reine. On vous interdit de prendre des voitures, chez les gendarmes ?

Dauterive masqua son agacement en s'efforçant de retirer ses gants, sans grand succès à cause du cuir qui lui collait à la peau.

— Je ne viens pas de Bourg-la-Reine. De quel mort parlez-vous ?

— Il n'y a jamais eu de mort. On vous a menti et c'est pas bien. C'est une simple dispute entre gardes nationaux. Certains ont tiré le sabre et Blanchet a été blessé au bras. Il a saigné un peu, mais à l'heure qu'il est, il doit travailler à son atelier. Et d'où venez-vous si vous ne venez pas de Bourg-la-Reine ?

— Je viens de Paris.

Son interlocuteur écarquilla les yeux.

— De Paris ? Ces brigands ont écrit à Paris ?

Le lieutenant avait enfin réussi à retirer ses gants.

— Je ne viens pas pour cette histoire de dispute et je n'appartiens pas à la brigade de Bourg-la-Reine. Pourriez-vous m'indiquer la maison du sieur Ferrières ?

Volontairement, il n'avait pas précisé que le sieur en question était baron – on avait aboli tous les titres de noblesse au mois de juin 1790. Lui-même était né Brunel de Saulon, chevalier d'Hauteville. Deux ans plus tôt, il avait fui la tyrannie de son père pour trouver refuge auprès de La Fayette, son mentor, et était devenu Victor Dauterive. C'est sous ce nom qu'il avait entamé une nouvelle vie.

Le visage de son interlocuteur passa de l'étonnement le plus intense à la méfiance, puis à une sorte de pitié, comme il aurait regardé un voyageur un peu trop original, voire un peu fou.

— Oh. Le baron. Je vois. Je ne sais... Permettez que je vous montre le chemin.

Il remit son chapeau et fit signe à l'officier de le suivre. Il pleuvait de nouveau, cette fois plus décemment. Après l'église ils passèrent devant les grilles d'un

somptueux château, de construction récente mais qui semblait abandonné.

— Le château de Condé, expliqua Hacar. Son altesse est partie en émigration dès le 17 juillet 1789. Il paraît qu'il regroupe une armée, à Coblençe. Saviez-vous cela ?

— Qui pourrait l'ignorer ? dit Victor avec un mince sourire, auquel son guide répondit, timidement.

Ils avançaient le long d'un vaste parc tapissé de feuilles et de branches cassées. Entre les bosquets du jardin à la française, le lieutenant aperçut deux silhouettes chargées de bois mort. Les rangées de buis, sans doute pas taillées depuis des mois, ressemblaient à des têtes mal peignées.

Hacar fit un grand geste du bras.

— Tout ça, c'est au prince de Condé.

La route s'engageait dans une succession de champs et de friches, on ne voyait guère que deux ou trois petits bois, assez loin. Un clocher se dressait à une lieue, juste avant la rivière, mais la pluie rendait tout un peu flou.

— Tout ce qui est dans cette boucle de la Marne, reprit Hacar avec amertume. La ferme de Champignot, toutes les îles que vous voyez là, sur la Marne, les deux moulins sur le pont, une maison au port de Créteil, des arpents de terre partout. Faut-il vraiment que des hommes possèdent autant ? La terre ne rapporte rien ici, c'est du sable, et des inondations tous les hivers. Quand ces gens-là chassaient, quelle que soit la saison, ils massacraient les récoltes. Et si on se plaignait, l'inspecteur des chasses vous riait au nez. Dieu merci, c'est terminé. Enfin, terminé...

Il s'interrompt brusquement, comme s'il craignait d'en dire trop.

— Je sais que vous êtes pas obligé de me le dire, mais qu'est-ce que vous lui voulez, à Ferrières ?

Le lieutenant grimaça. On lui avait toujours recommandé d'en révéler le moins possible sur ses enquêtes en cours.

—Vous m'avez parlé de cette dispute entre gardes nationaux. Ferrières y aurait pris part ?

Hacar le regarda ébahi, l'air d'être sur le point d'éclater de rire.

—Lui ? La Garde nationale ? Il n'en fait pas partie et il n'en fera jamais partie. S'il le pouvait, il nous ferait tous fusiller. C'est un *noir*¹ acharné. Pour lui, rien ne s'est passé, on a brûlé *son* banc à l'église il y a deux ans, il ne l'a jamais digéré. Dans le pays, c'est le dernier à chasser comme du temps de Condé. Je ne sais pas ce que vous lui voulez, mais méfiez-vous de lui.

Ils se séparèrent un peu plus loin. La demeure du sieur Ferrières, expliqua Hacar, se trouvait une demi-lieue de là, vers le hameau de La Varenne, pas loin de l'hostellerie des *Quatre fils Aymon*.

—Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est au bord de la Marne, presque en face du bac de Chenevières, à main droite. Il y a un mur tout autour et un fossé. On appelle ça le Mesnil, vous verrez, c'est un vrai château fort ! Vous savez ce que vous avez à faire, mais méfiez-vous de Ferrières. Moi, il m'a menacé de me tirer dessus. Méfiez-vous aussi de Beauvisage, c'est leur garde. Méfiez-vous de tout le monde. Voulez-vous que je vous dise, ils sont tous fous là-dedans.

La Varenne comptait une dizaine de maisons accolées à la Marne. Un bac assurait le service vers l'autre rive, une pente chargée de vignes. Il n'y avait pas âme qui vive sous le ciel sombre, qui paraissait vouloir lâcher de la neige à présent. Frissonnant, Victor poussa sa bête dans un étroit chemin luisant de boue. Cinq ou six cents pas plus loin, c'était le Mesnil.

1 Royaliste.

Cernée d'un mur en grosses pierres, la demeure du sieur Ferrières était en outre défendue par un fossé bordé d'une haie vive. Le jeune homme se souvenait des douves autour de Saulon, le château de son enfance, à demi comblées, aisément franchissables. Ici, cela n'avait rien à voir, comme si les propriétaires craignaient une attaque de coupe-jarrets, comme autrefois.

Au bout du chemin, une petite porte était close. Il contourna donc le mur et ses fossés jusqu'à l'accès principal, une haute porte cochère aux battants grands ouverts. Deux chiens aboyaient depuis un moment, il les découvrit au milieu d'une grande cour où il mit pied à terre. Le logis était formé d'un vaste pavillon d'un étage où s'appuyait une tour. De part et d'autre s'allongeaient les dépendances, l'une servant d'écurie. Le toit moussu du pavillon principal, le papier huilé aux fenêtres et les herbes folles en bas du mur, tout indiquait non pas la misère, mais une certaine gêne.

Dauterive eut une bouffée de nostalgie. Il croyait revoir certaines gentilhommières de son voisinage, lorsqu'il était enfant, dont les propriétaires auraient cru déroger en faisant fructifier leurs terres, ou en se livrant au commerce. Ses réflexions furent interrompues par l'apparition sur le perron d'un homme d'une soixantaine d'années, la silhouette encore alerte, tête nue, portant une grosse écharpe, une veste en laine sans manches et de grosses chaussures à boucles. Il avait l'impression de voir son père. Cela lui fit un coup au cœur.

Comme les chiens aboyaient toujours, deux épagneuls boueux jusqu'à la truffe, l'officier calma son cheval en lui flattant l'encolure.

Antoine Ferrières, baron de Méry-sur-Seine et seigneur de Charenton-Saint-Maurice, l'observait sans mot dire. Assez mince, il avait un maintien fier mais une allure fort simple, bien moins dangereux en apparence que

ne le prétendait Hacar. Ses traits délicats aux yeux gris donnaient au contraire l'impression d'une certaine résignation.

Le lieutenant le salua militairement, annonçant qu'il venait de la part du colonel Hay, commandant les gendarmes de l'hôtel de ville de Paris.

Le baron lui fit d'entrer, impassible. De dos, ses épaules étaient étroites mais solides. Dauterive qui le suivait d'un pas lent ôta ses gants et son chapeau, sans trouver où les poser. Une humidité glaciale lui tombait sur les épaules. Encore la même impression de replonger dans son enfance. Il connaissait bien ce genre de petits maîtres, capables de dépenser des fortunes pour préserver leur apparence mais économisant le moindre sol pour leur intérieur. Ils comptaient chaque morceau de sucre, mais quand ils recevaient, ils sortaient leurs plus beaux habits, le feu flambait dans l'âtre et l'on mangeait de la viande.

Ils entrèrent dans un cabinet sombre, à peine meublé, et le jeune homme eut un frisson. Sous le manteau, son uniforme était mouillé jusqu'aux manches. Son hôte hocha le menton en le considérant, perdu dans ses pensées. Se souvenait-il de ses campagnes, lorsqu'il était militaire ?

— Je viens pour Anne-Louise, commença le lieutenant, surpris par l'apparente indifférence de Ferrières.

Il surprit néanmoins une lueur au fond de son regard et se demanda s'il n'allait pas pleurer, ou se mettre en colère.

— Le colonel Hay m'a dit que vous lui aviez écrit. Je... Il m'a mandaté pour vous aider à la retrouver.

— Quel âge avez-vous donc, monsieur ?

— Dix-neuf. Vingt ans bientôt.

Dauterive se sentit rougir. Et ce n'était certes pas dû à la température du domicile. Il s'étonnait presque ne pas

voir leurs haleines former de la buée. Il essayait de respirer lentement, sans se crispier, espérant que la chaleur reviendrait peu à peu.

Et ils restaient debout face à face, absurdement, comme si leur entretien avait déjà trop duré.

—Ma fille, reprit le baron d'une voix terne, n'a pas reparu à la maison depuis mercredi dernier. Il n'y a malheureusement pas grand-chose à faire, à part prier Dieu. Mais vous remercirez bien mon ami Hay. Comment se porte-t-il ?

—Il se porte bien, répondit Victor, de plus en plus mal à l'aise.

La maison était parfaitement silencieuse. À part le moisi, aucune odeur. Il se demandait où étaient les autres, et s'ils mangeaient parfois ensemble.

—Votre fille ne vous a rien laissé ?

—Laissez ? Que voulez-vous dire ?

—Un mot, quelque chose qui aurait indiqué ses intentions. Savez-vous... savez-vous si elle aurait eu quelque raison de vouloir partir ?

Ferrières secoua brièvement le menton. Le visage inexpressif, il regardait régulièrement vers la cour à travers le carreau. Dauterive n'y voyait rien d'autre qu'un sol sablonneux où frémissaient des flaques.

—Vous venez de Paris, lieutenant ?

Dauterive inclina la tête.

—La route n'a pas été facile, hein...

Un petit silence se fit, sans que le lieutenant sache comment reprendre le fil. Alors qu'il réprimait les frissons, les chiens se mirent à aboyer. Une voiture arrivait. Comme mû par un ressort, le baron quitta le cabinet. Victor entendit les éclats d'une voix féminine avant que ne surgisse une femme vêtue d'un grand manteau couleur prune, le visage livide.

— Mon Dieu, fit-elle en rabattant brusquement sa capuche. Mon Dieu. Où l'avez-vous trouvée ?

Sa voix se brisa. Deux silhouettes se profilaient derrière elle, son mari et une jeune femme d'environ trente ans, blafarde elle aussi, et qui lui ressemblait trait pour trait.

Dauterive les salua, horriblement mal à l'aise.

— Je... Je n'ai trouvé personne. Pas encore...

La femme battit des cils en paraissant chercher l'air, si bien que son mari s'avança d'un pas vers elle.

— Pas encore ?... Pourquoi dites-vous cela ?

— Pour rien, s'excusa le jeune homme, agacé de se montrer si maladroit.

Il se présenta de nouveau, tout en sentant les frissons revenir. Quelle idée de venir à cheval par ce temps ! Pour une première enquête en solitaire, les choses s'engageaient bien mal.

Madame Ferrières – il ne pouvait s'agir que d'elle – poussa un bref soupir, tout en le dévisageant de pied en cap. Assez petite et ronde, le visage aux joues pleines, elle avait à peu près le même âge que son époux, mais contrairement à lui, transpirait la peur par tous les pores de la peau, comme une bête aux abois.

— Nous avons signalé la disparition d'Anne-Louise au juge de paix. Il n'a jamais été question qu'il envoie les gendarmes...

— C'est le colonel Hay qui m'envoie. Il dirige les gendarmes de l'hôtel de ville, à Paris.

Elle se tourna vers son mari.

— Le colonel Hay. L'ami dont vous m'aviez parlé ?

Le baron acquiesça du menton.

— Ah, fit-elle en scrutant de nouveau Dauterive, soudain méfiante. Et que voulez-vous savoir ?

— Votre mari me dit qu'elle a disparu depuis mercredi dernier.

Elle se raidit, l'air fâché par la question. Elle délaçait le cordon de son col.

— En effet. Comptiez-vous que je vous dise le contraire ?

— Certes non. Elle n'a rien laissé, pas de billet ou de lettre ?

— Non. Personne ne sait ce qui s'est passé. Elle n'avait aucune raison de disparaître.

Toujours cet œil noir et inquiet. La baronne tendit son manteau à la jeune fille au visage blême (inévitablement, sa fille). Dessous, elle portait une robe noire de coupe ancienne lustrée par le temps.

— Savez-vous où elle aurait pu aller ?

En posant la question, il se maudit pour sa sottise. Une déception teintée de mépris apparaissait d'ailleurs déjà sur les traits de son interlocutrice.

— Si je le savais, vous ne seriez pas là, je pense.

— Certes. Quelle heure était-il quand elle a disparu ?

La baronne soupira derechef, l'air soudain lasse.

— C'était mercredi dans l'après-midi, c'est tout ce qu'on sait. À ce moment, j'étais au village, je passais voir mes pauvres avec Jeanne et Beauvisage. Monsieur le baron et Perruchon visitaient nos fermes. Il n'y avait que Manon ici, la servante, mais elle n'a rien vu. Voulez-vous la voir ? Monsieur Gruchet a déjà posé toutes ces questions, vous savez.

L'officier refusa l'offre d'un geste de la main. Il tremblait presque de froid.

— Je verrai cela plus tard.

Il avait une envie terrible de sortir de cet endroit glacial. Par la fenêtre, il vit un homme en grand manteau vert déharnacher un bidet¹ gris, tous deux environnés d'un halo vaporeux.

1 Un genre de cheval à tout faire au *xviii*^e siècle, sans grand prestige.

—Donc, mercredi dans l'après-midi, reprit-il entre ses lèvres contractées. Qui l'a vue pour la dernière fois ?

—Moi, monsieur.

Elle le contemplait d'un œil sec.

—À quelle heure ?

—Huit heures. Elle a sellé son cheval et elle est partie, sans rien me dire. Ça lui arrivait souvent. Ensuite, j'ai préparé mes dons à l'office, nous avons dîné et nous sommes partis avec Jeanne et Beauvisage, comme je viens de vous le dire. Manon ne l'a pas vue revenir. Lorsque nous l'avons appelée pour le souper vers 6 heures 30, elle n'était pas là.

—Son cheval était là ?

—Son cheval était là. Elle l'avait étrillé elle-même, comme d'habitude. Qu'avez-vous, monsieur ?

—Rien.

Victor était au supplice. Il fit quelques pas sur place pour tenter de masquer ses tremblements. Des années qu'il n'avait pas eu aussi froid.

—Je voudrais voir les alentours, fit-il, les mots passant difficilement ses lèvres.

—Comme vous voudrez. Beauvisage va vous accompagner. Vous le trouverez dehors.

Elle paraissait être la seule personne autorisée à s'exprimer dans cette maison.

Dans la cour, Dauterive tenta de prendre sa respiration à plusieurs reprises, sans grand succès. Ses épaules se crispaient, il grelottait par à-coups. Son manteau lui semblait une armure pesante et glacée. Beauvisage – l'homme à la capote verte – le regardait avec dédain. Son nom lui convenait assez mal : la quarantaine, il avait les traits rustiques et la maigreur solide d'un paysan.

Sans un mot, il accompagna Victor partout où il le lui demanda. Outre la porte cochère qui servait d'entrée principale, le Mesnil comportait deux autres accès : une

petite porte qui donnait sur le chemin de Trou Javeau, emprunté par le gendarme pour arriver jusqu'ici. La plupart du temps, expliqua Beauvisage, elle était close. Seul Monsieur le baron en possédait la clé. L'autre issue s'ouvrait dans la haie vive, à l'arrière du bâtiment principal, et donnait sur le chemin au bord de Marne. Gonflé par l'hiver, le fleuve roulait des flots verdâtres sur plus de trois cents pas de large, dans une grande courbe paresseuse. Une île boisée affleurait du flot juste face à eux. Sur l'autre rive, les pentes étaient couvertes de vignes noires et griffues.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil.

— Nous avons une barque pour accéder à l'île, elle appartient à Monsieur le baron, déclara le cocher. Mais la barque n'a pas bougé. J'ai visité l'île, elle n'est pas dessus.

Son regard se perdait dans la Marne, chargée en cette saison de nombreux débris.

— Pour moi, elle est ici, dit-il d'un ton presque inaudible.

Dauterive claquait presque des dents à cause du vent qui suivait la vallée et soulevait leurs manteaux. Il aurait payé un louis d'or pour se sécher et boire un grog.

— Se serait-elle jetée à l'eau ? demanda-t-il néanmoins. Il dut faire un gros effort pour articuler convenablement.

Beauvisage ne répondit rien, le visage lisse, vaguement dédaigneux comme celui de la baronne.

— Quel âge avait-elle ?

— Trente ans, plus ou moins. Elle ne s'était jamais mariée.

— Vous parlez d'elle comme si elle était déjà morte.

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ?

Le cocher ne quittait pas le courant du regard.

— Peut-on aller ?

Il planait une légère odeur de soupe lorsqu'ils revinrent

au manoir. Dès qu'il poussa la porte, à demi paralysé par le froid, Victor vit madame Ferrières arriver droit sur lui.

— Nous avons à causer, monsieur, lui fit-elle en lui indiquant le cabinet.

Ils se retrouvèrent à nouveau face à face dans le petit cabinet.

— Nous avons parlé, Monsieur le baron et moi-même.

Justement ce dernier apparaissait à son tour, la mine désolée.

— Nous remercions bien Monsieur le colonel Hay, mais je crains que vous ne vous soyez déplacé pour rien...

— Que...

— Je vous supplie de me laisser finir. Le nom des Ferrières est sans tache, je suis moi-même née Rigaud de Bellevue, je suis alliée à la duchesse de Polignac.

Dans un sursaut de dépit, Dauterive se demanda comment elle pouvait vivre aussi pauvrement, étant alliée à cette famille comblée de richesses par Marie-Antoinette.

— Mon mari a servi le roi vingt années, il a la croix de Saint-Louis¹. Nous ne souffrirons pas que vous puissiez salir notre réputation...

— Je veux juste retrouver votre fille. Le colonel...

— Le colonel a cru bien faire. Mais il y a un juge de paix ici. Il sait ce qu'il doit faire. Vous, vous ne connaissez personne, vous ne connaissez pas le pays. Vous ne pourrez pas nous aider.

Dauterive se sentait paralysé. Il avait oublié à quel point le froid pouvait faire souffrir.

— Madame, je suis officier de gendarmerie...

— Personne n'en doute. Mais vous avez vu la Marne, vous avez vu les bois, n'est-ce pas ? Que voudriez-vous faire ? Poser partout des questions ? On nous accuse de

1 L'équivalent de la Légion d'honneur sous l'Ancien Régime.

tous les maux puisque nous sommes aristocrates, on nous cherche querelle pour tout. On interdit à Perruchon de chasser, alors que tous les épiciers de Saint-Maur le font, sous nos yeux. Bientôt on m'interdira de porter l'aumône aux pauvres. Vous jetterez le discrédit sur notre nom, et personne ne vous aidera. Vous ne feriez qu'ajouter le déshonneur à notre douleur. Si le colonel Hay savait tout cela, il ne vous aurait pas envoyé. Je suis désolée...

Sa voix se brisa dans un court sanglot.

— Nous la retrouverons un jour, n'en doutez pas. Dans le fleuve ou dans un fossé. Et nous n'avons pas besoin de vous pour cela, monsieur. Je vous en supplie, au nom de la mère que je suis. Quittez cette maison.

Elle le dévisagea, le regard rempli de larmes, et quitta brusquement le cabinet. Ferrières fixait le jeune homme, ses yeux gris inexpressifs, l'air presque absent. Victor sentit que son menton tremblait. Son ventre gargouilla dans un long spasme douloureux. Son orgueil, son instinct, tout lui commandait de ne pas renoncer, mais il n'en eut pas la force.

Il salua de nouveau, recoiffa maladroitement son bicorne et tourna les talons.